

plus qu'à tout, je veux dire les résultats scientifiques de sa mission, cause et fruit de longs travaux et de longues peines, ou bien sacrifier tout à une tentative, honorable, mais inutile, d'arracher aux mains de l'ennemi un homme que la vie avait peut-être quitté déjà. Je n'hésitai pourtant pas. Je retins cinq hommes armés auprès de moi et quoique leur maladresse jointe à la quantité insignifiante des cartouches que nous possédions, nous interdit toute espérance d'un résultat quelconque, nous ouvrîmes le feu sur les Tibétains. Ceux-ci habilement dissimulés derrière des murs qui leur servaient à la fois de rempart et de point d'appui pour leurs fusils, tiraient de trois côtés à la fois. Nos animaux tombaient les uns après les autres, les balles pleuvaient autour de nous, nous lançant des fragments de pierre au visage, ou se perdant dans nos vêtements. Par une singulière fortune deux hommes seulement furent touchés, l'un à l'épaule, l'autre à la main. Puis, notre provision de cartouches épuisée, une troupe d'ennemis vint nous fusiller par derrière presque à bout portant. « Ne tirez plus, criaient-ils, nous vous laisserons tranquilles. » Razoumof, dont la carabine était encore chargée, coucha en joue le plus exposé d'entre eux. Mais malgré la rage que j'avais et le grand plaisir que j'aurais éprouvé à voir un de ces brigands mordre la terre, j'arrêtai Razoumof en lui disant : « Si vous le tuez, c'est Dutreuil de Rhins qui paiera. » Il y avait alors trois heures environ que le premier coup de feu avait retenti. Et les Tibétains se précipitèrent sur nous le sabre en l'air et la lance en avant, en poussant des clameurs sauvages. Mes hommes éperdus s'enfuirent, sauf l'interprète que je retins par le pan de son habit. J'essayai de faire entendre raison aux barbares, en leur rappelant leur parole ; mais ils nous poussèrent violemment en nous frappant du plat de leurs sabres et du bois de leurs lances et criant : « Song, song ! Partez, partez ! » Un lama à cheval, en grand costume, apparemment étranger au canton, vint à passer sur la route. Il avait l'air solennel et débonnaire. Je le priai d'intervenir et il me répondit avec une gravité mal assurée : « Il ne sera fait de mal à personne. » En effet il fit de timides efforts pour apaiser les colères émues. Ce fut en vain. Mon interprète, que j'avais